

## Radio-Canada présente...

Robert-Claude Bérubé

---

Number 65, April 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51518ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

Bérubé, R.-C. (1971). Review of [Radio-Canada présente...]. *Séquences*, (65), 43–46.

# RADIO-CANADA

*présente...*

Robert-Claude Bérubé

---

## LA DAME DE CONSTANTINOPLÉ

---

de Judith Elek

le mardi 18 mai

à 23 h 30



C'est un film hongrois qui fut réalisé dans des conditions précaires, en dehors des normes du système. Car Judith Elek, une des rares femmes à oeuvrer derrière la caméra, voulait faire un film improvisé selon les circonstances et l'organisme d'Etat exigeait un scénario. Un canevas fut donc dûment présenté, mais la réalisatrice ne se priva pas de s'en écarter tout au long du tournage. L'étu-

de qu'elle fait de la solitude d'une vieille dame se présente un peu comme un essai de cinéma-vérité. L'événement qui fournit le sujet, c'est la décision prise un jour par cette fille de diplomate qui se souvient de quelques années d'enfance vécues à Constantinople, de changer d'appartement. On assiste alors aux procédures en usage dans de tels cas à Budapest : offre officielle placée à la

foire publique des logements, réception d'étrangers désireux de profiter de cet avantage, visite d'un endroit où emménager. Autour de la vieille dame en mal de déménagement, c'est tout un petit peuple qui vit avec ses préoccupations, ses travers, ses qualités. Et le regard de Judith Elek sur son héroïne et sur ses compatriotes est un regard à la fois lucide et tendre, critique et compatissant. Voilà

---

## L'ENCLOS

---

d'Armand Gatti

le vendredi 21 mai

à 23 h 30

Les officiers d'un camp allemand de concentration imaginent un jeu cruel. Ils enferment dans un enclos du camp un prisonnier politique allemand et un Juif français en promettant la vie sauve à celui des deux qui tue-

---

## UN SOIR, UN TRAIN

---

d'André Delvaux

le mardi 1<sup>er</sup> juin

à 23 h 30

donc un film fait pour aider à la connaissance d'autrui par l'attention qu'il apporte à l'évocation du quotidien, de l'apparement banal, de ce qui fait la texture même de la vie. La photographie en grisaille est accordée à cette approche et apparente **La Dame de Constantinople** à **l'Umberto D** de Vittorio de Sica comme elle fait souvent penser à **La Vieille Dame indigne** de René Allio.

ra l'autre. C'est à cette confrontation qu'Armand Gatti a consacré son film. Bien connu dans les milieux du théâtre en France, Gatti n'a eu que rarement l'occasion de manifester son talent au cinéma, et ce n'est pas cette oeuvre austère et dure qui pouvait lui assurer une audience populaire. Les cinéphiles apprécieront l'unité de ton de l'oeuvre, sorte de sombre mélodie en hommage à l'humanité souffrante. L'univers concentrationnaire y est recréé dans son effrayante réalité et pourtant, dans cet enfer, il reste un espoir pour l'homme, pour l'esprit de l'homme. Les protagonistes du film sont incarnés avec conviction par Hans Christian Blech, Allemand bâti en colosse au visage dur curieusement ouvert à la compassion, et par Jean Negroni, petit Juif malingre animé d'une force intérieure indomptable. **L'Enclos** est un film d'une rare puissance, un de ceux qu'on est fier d'avoir vus.

Avec **L'Homme au crâne rasé**, André Delvaux avait attiré l'attention de la critique internationale sur la Belgique, pays méconnu sur le plan cinématographique. On invoqua à son propos les noms de Bresson, de Bergman et de Bunuel, dans une incapacité à reconnaître là un style tout à fait neuf. Ce succès d'estime valut au réalisateur, professeur de cinéma par ailleurs à Bruxelles, de pouvoir réaliser un deuxième film avec l'aide d'un producteur français. Ce fut **Un soir, un train**, prenante méditation sur l'amour et la mort, tirée comme son film précédent d'une nouvelle de son compatriote Johan Daisne.



On y retrouve un thème de la tradition théâtrale du Moyen Age transposé dans le monde actuel alors qu'un professeur d'université connaît une étrange expérience au cours d'un voyage en train. C'est un film étrange, baignant dans un climat crépusculaire où l'imaginaire et la réalité se confondent. Tout n'y

est pas clairement exprimé, peu s'en faut, mais c'est justement cette façon de procéder par allusion, de multiplier les symboles, qui fait la richesse de réflexion de l'ensemble. La lenteur du rythme et les couleurs sombres des images font ici partie d'un style qui s'affirme dans l'expression de l'inexprimé.

---

## SENSO

---

de Luchino Visconti

le jeudi 3 juin

à 23 h 30

On a souvent dit que le style de Visconti était influencé par la tradition de l'opéra italien et nulle part cette affirmation n'apparaît aussi fondée que dans **Senso**. Ce film réalisé en 1954 est tiré d'une nouvelle d'un auteur de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et l'intrigue se situe à Venise à une époque déterminante de l'histoire italienne, alors que les Autrichiens oc-

cupaient le nord du pays. C'est avec une belle somptuosité que le réalisateur a reconstitué le cadre des amours tragiques d'une comtesse italienne avec un officier autrichien. C'est justement par la représentation d'un opéra que s'ouvre le film alors que des étudiants manifestent publiquement contre la présence des troupes étrangères. Et, à partir de là, le récit se déroule dans un mouvement ample et lyrique où les accents passionnés de l'héroïne trouvent leur répondant dans la romantique beauté des décors. Pour qui connaît Visconti, il est évident pourtant qu'il faut, tout en l'admirant, ne pas se limiter à l'esthétique remarquable du film mais en interroger les données historiques. Il apparaît alors que les personnages n'existent pas seulement en eux-mêmes mais surtout en tant que représentants d'une classe et d'un régime qui se désagrègent lorsqu'ils font passer leurs préoccupations égoïstes avant les nécessités historiques où ils vivent. Cette même idée sera reprise dans **Le Guépard** et plus tard dans **Les Damnés**.

---

## MA NUIT CHEZ MAUD

---

d'Eric Rohmer

le mardi 22 juin

à 23 h 30

Eric Rohmer, ancien rédacteur aux **Cahiers du Cinéma**, avait manqué le départ de la Nouvelle Vague alors que se signalaient à l'attention ses collègues Chabrol, Truffaut et Godard. Un seul film de long métrage, **Le Signe du Lion**, passé à peu près inaperçu, et quelques courts métrages, voilà tout ce qu'il avait à son actif avant la sortie de **La Collectionneuse** en 1967. Succès d'estime, appréciations des connaisseurs puis retombée dans l'indifférence. Survient **Ma Nuit chez Maud** et ce film, en dehors de toutes les règles acceptées, fait l'unanimité. C'est pourtant une oeuvre où le dialogue prime, mais

c'est un dialogue d'une telle intelligence dit avec tant d'à-propos et de naturel par les interprètes que l'on ne peut en faire grief à l'auteur. Et la mise en scène est d'une précision et d'une élégance peu communes en ce film qui ose paraître en noir et blanc sur les écrans en ces temps où la couleur a triomphé. Cette nuit, passée par un ingénieur

aux convictions religieuses affirmées chez une femme séduisante qui s'amuse à le tenter, est un régal pour l'oeil et pour l'esprit. Jean-Louis Trintignant n'a rarement été plus juste que dans les réticences et les élans de ce héros peu commun à l'écran alors que Françoise Fabian est une bien fascinante Maud.

---

## LE GENERAL DELLA ROVERE

---

de Roberto Rossellini

le jeudi 24 juin

à 23 h 30



En 1959, le règne du néo-réalisme était terminé depuis longtemps et ses principaux représentants, Rossellini et Vittorio de Sica, avaient déçu par leurs dernières oeuvres. Et voici qu'au Festival de Venise cette année-là parut **Le Général Della Rovere**, réalisé par l'un, interprété par l'autre. C'est l'histoire d'un imposteur transformé en héros. Bardone, escroc italien qui exploite les parents de soldats disparus au front est arrêté par les Allemands qui le forcent à jouer en prison le rôle du général Della Rovere, héros de la résistance, afin d'obtenir des renseignements de ses compagnons de geôle. Pris par son rôle, l'aventurier s'identifie peu à peu au person-

nage qu'il incarne et finit par accepter la mort plutôt que de trahir. Ce retour au contexte où se situaient ses premiers films a été bénéfique à Rossellini; il retrouve un style réaliste et précis, cerne l'anecdote en évitant les fioritures inutiles et surtout recrée avec conviction le climat de l'époque. Vittorio de Sica, pour sa part, a rarement été meilleur que dans ce rôle où il oublie ses tics pour se livrer au personnage avec sincérité; grâce à lui, Bardone, jusque dans ses pires vilénies, conserve un fond d'humanité qui rendra plausible son accession à une régénération allant jusqu'au sacrifice de soi.